
Horacio Ortiz, *Valeur financière et vérité. Enquête d'anthropologie politique sur l'évaluation des entreprises cotées en Bourse, Paris, Presses de Sciences Po, coll. « Sciences Po Gouvernances », 2014, 180 p.*

Louis Rivet-Préfontaine



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/interventionseconomiques/4623>

DOI : [10.4000/interventionseconomiques.4623](https://doi.org/10.4000/interventionseconomiques.4623)

ISBN : 1710-7377

ISSN : 1710-7377

Éditeur

Association d'Économie Politique

Référence électronique

Louis Rivet-Préfontaine, « Horacio Ortiz, Valeur financière et vérité. Enquête d'anthropologie politique sur l'évaluation des entreprises cotées en Bourse, Paris, Presses de Sciences Po, coll. « Sciences Po Gouvernances », 2014, 180 p. », *Revue Interventions économiques* [En ligne], 60 | 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/interventionseconomiques/4623> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/interventionseconomiques.4623>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.



Les contenus de la revue *Interventions économiques* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Horacio Ortiz, Valeur financière et vérité. Enquête d'anthropologie politique sur l'évaluation des entreprises cotées en Bourse, Paris, Presses de Sciences Po, coll. « Sciences Po Gouvernances », 2014, 180 p.

Louis Rivet-Préfontaine

- 1 Les critiques socioanthropologiques adressées à l'endroit de la théorie économique contemporaine ne se font pas rares. Depuis le 19^e siècle et le début du 20^e, de nombreux penseurs soulignent le problème l'évacuation de la vie sociale qui caractérise autant les travaux théoriques fondateurs que les sciences économiques dominantes contemporaines qui en sont héritières¹. L'ouvrage d'Horacio Ortiz, « Valeur financière et vérité : Enquête d'anthropologie politique sur l'évaluation des entreprises cotées en bourse » (Ortiz, 2014), s'inscrit dans le sillon de telles critiques, tout en apportant un éclairage inédit sur les usages sociaux et les raisonnements puisant dans une telle pensée économique dans le monde opaque et énigmatique de l'industrie financière.
- 2 L'auteur souhaite remettre à l'avant-plan les fondements sociaux derrière la notion de valeur économique autour de laquelle s'organisent les acteurs de la finance, valeur qui sera qualifiée de « vérité » tout au long de l'ouvrage, renvoyant par là à la représentation de la valeur financière reconnue comme objective par les individus œuvrant sur les marchés financiers. Rappelant la théorie bourdieusienne des champs, l'approche d'anthropologie politique ici mobilisée invite à considérer ce monde sous l'angle des rapports de force déterminant à la fois sa configuration et sa hiérarchisation interne – entre les individus, les professions et les entreprises le constituant – et son

positionnement en tant qu'autorité économique garante de la distribution de ressources monétaires globales. Les différents acteurs de ce secteur économique – analystes, gérants, vendeurs et *traders* – entrent dans des rapports de compétition et de complémentarité entre eux à travers leur mission commune, qui consiste à déterminer la « vérité de la valeur » des titres financiers évalués et échangés sur le marché financier mondial. À notre époque, ce sont eux seuls qui possèdent la légitimité pour effectuer ce travail.

- 3 Des prémisses de la « théorie économique standard » sont identifiées comme centrales dans les activités de ces acteurs. Ortiz présente l'industrie financière comme l'endroit où se réalise l'efficacité des marchés, soit la détermination des prix représentant la « vraie » valeur des actions d'entreprises qui y sont échangées. Les prix en question sont trouvés par « tâtonnement », au fil des échanges d'information et des transactions effectuées par des investisseurs, chacun d'entre eux cherchant par là à maximiser ses gains personnels. La figure de l'investisseur œuvrant sur des marchés, figure incarnée collectivement par les différents corps professionnels du secteur, travaille autrement dit à réaliser une « allocation optimale des ressources », soit l'efficacité.
- 4 Mais, comme l'expose de manière détaillée Ortiz, l'appareil théorique utilisé en finance est traversé de contradictions qui transparaissent dans les usages sociaux qu'en font les employé-e-s de cette industrie. Un paradoxe fondamental existe notamment entre le concept de marché efficace et celui de la figure de l'investisseur : l'existence d'investisseur-e-s présuppose que les marchés ne sont pas d'emblée efficaces et qu'un travail doit être accompli pour qu'ils le deviennent, alors que simultanément la théorie les considère comme étant efficaces d'emblée. Il découle de ce paradoxe que les marchés devraient être à chaque instant efficaces et inefficaces, nécessitant que certains investisseur-e-s croient en la véracité des prix d'actions qu'on y retrouve, mais nécessitant simultanément que d'autres investisseur-e-s estiment que certains prix doivent encore être « corrigés ». Dans leurs discours, les professionnel-le-s recourent à différents éléments de ce corpus théorique sans chercher à réconcilier les tensions qu'on y retrouve. L'efficacité des marchés sera par exemple invoquée pour défendre la légitimité de l'industrie financière lors de moments où elle est mise en crise, alors que ce seront plutôt leurs compétences personnelles qui seront invoquées au moment de défendre leur positionnement hiérarchique et celui de leur profession dans leur travail de recherche de la « vraie » valeur, ou de remettre en question l'importance accordée au travail de collègues.
- 5 Ces prémisses théoriques ne sont pas uniquement mobilisées dans ce type de discours de justification. Elles sont également au fondement des procédures techniques standardisées que mettent en action les professionnel-le-s de ce milieu, comme le souligne Ortiz. L'exécution quotidienne de ces procédures d'évaluation, de vente et d'achat de produits financiers, et les résultats qu'elles produisent – en termes de revenus pour les firmes et de rémunération pour les employé-e-s –, viennent légitimer la nature véridique de l'évaluation de la valeur produite, et de surcroît confirmer la légitimité de l'industrie financière comme instance de redistribution des ressources monétaires. La vérité de la valeur dont parle l'anthropologue prend ainsi la forme d'une « évidence du quotidien » vécue par les acteurs du milieu.
- 6 L'auteur expose habilement la continuité entre son enquête de terrain, située dans la vie quotidienne des employé-e-s d'entreprises de l'industrie, et des enjeux dépassant largement les murs des entreprises de gestion de fonds et d'évaluation financière. Les

activités des employé-e-s du secteur financier se trouvent d'abord à établir un rapport de domination face au personnel des entreprises titrisées², ces dernières étant sommées de maximiser les revenus des investisseurs à travers leurs décisions d'affaires et d'organisation. De surcroît, la mise en comparaison des entreprises titrisées implique également leur positionnement dans un rapport de forces établissant l'éligibilité de chacune au crédit fourni par le marché financier. Mais plus encore, le caractère global de l'industrie financière contemporaine – avec ses procédures et ses règles d'organisation du travail homogénéisées et débordant les enceintes légales nationales – fait d'elle la seule institution revêtant à l'heure actuelle le rôle politique de hiérarchisation économique. Comme il a pu être observé en Europe au lendemain de la crise financière de 2008, les États eux-mêmes sont susceptibles d'être évalués selon leur plus ou moins grande solvabilité, non sans conséquence sur l'administration de leurs territoires et leur capacité à accéder aux ressources économiques. Par cette voie, conclut Ortiz, la vérité de la finance en vient à être érigée en donnée de débats politiques. La valeur des actifs financiers, construite à travers le travail des employés du secteur financier et les rapports de force dont ils font l'expérience dans leur quotidien, devient ainsi un élément déterminant de configurations économiques à grande échelle. Cet ouvrage apporte ainsi un éclairage rafraîchissant face aux critiques politiques du néolibéralisme, qui se limitent souvent à décrier une entité à l'allure tentaculaire et aux contours flous qui impose l'ordre économique contemporain comme vérité indépassable. Ici, on s'attarde plutôt à décrire les conditions sociales de production d'une telle vérité et les usages sociaux qui en sont faits.

- 7 Rendre compte d'une étude comme celle-ci nécessite d'abord la maîtrise d'un langage très spécialisé, spécifique au milieu étudié, puis nécessite ensuite la capacité d'en rendre compte de manière intelligible et en maintenant une visée de compréhension propre au regard de sa discipline scientifique. Il s'agit là d'un défi qu'a passablement bien su relever Horacio Ortiz, en réussissant à faire comprendre de manière succincte les éléments clé de la théorie financière mobilisés dans les discours des personnes interviewées, tout comme les tâches exécutées par les différentes professions et leurs liens entre elles, à travers son approche anthropologique qu'on ne le sent à aucun moment perdre de vue.
- 8 L'auteur a pu dresser un rare portrait de ce monde exclusif grâce à sa double appartenance au milieu universitaire des sciences sociales et au milieu professionnel financier, qu'il a intégré par le biais de stages puis éventuellement par l'obtention d'un diplôme d'analyste financier. Son enquête de terrain s'est composée d'observations et de nombreux entretiens menés auprès d'employé-e-s d'entreprises de courtage (*brokerage*) et de gestion de fonds financiers à Paris et à New York. Or, les matériaux de loin les plus mobilisés dans l'ouvrage demeurent les extraits d'entretiens, abordés dans un style d'écriture académique plutôt conventionnel. Mais de manière sporadique dans le livre, le ton donné à l'écriture prend des allures plus narratives alors que sont décrits les lieux de travail observés, l'atmosphère qui y règne, les interactions entre employé-e-s, etc. Ces quelques changements de style et les détails descriptifs qu'ils apportent désarçonnent et apparaissent quelque peu superflus, alors que l'essentiel du propos aurait pu être transmis avec l'appui des extraits d'entretiens déjà utilisés.
- 9 Plus encore, cette dernière remarque mène à souligner le rôle inégal que peuvent jouer les différents modes de construction de données propres aux approches ethnoanthropologiques, d'un objet d'étude à l'autre. Cette question se pose encore

d'avantage dans le cas de l'industrie financière, alors que des transformations récentes semblent diriger ce milieu vers une dématérialisation du travail et des espaces de transaction, certaines activités financières étant en phase de s'automatiser (Joly, 2013). Si, par ces transformations, l'industrie financière ne disparaît pas pour autant comme objet d'étude pour les sciences sociales, les moyens employés pour l'appréhender ne pourront peut-être pas demeurer les mêmes.

BIBLIOGRAPHIE

Joly, C., (2013). « Le high frequency trading : l'intelligence artificielle au service de la spéculation boursière » (Brochure). Institut de recherche et d'information socioéconomique (IRIS), Montréal.

Laval, C., (2012). *L'ambition sociologique : Saint-Simon, Comte, Tocqueville, Marx, Durkheim, Weber*. Gallimard, Paris.

Orléan, A., (2011). *L'empire de la valeur. Refonder l'économie*. Le Seuil, Paris.

Ortiz, H., (2014). *Valeur financière et vérité. Enquête d'anthropologie politique sur l'évaluation des entreprises cotées en bourse*. Presses de Sciences Po, Paris.

Zelizer, V.A.R., (2011). *Economic lives: how culture shapes the economy*. Princeton University Press, Princeton.

NOTES

1. Pour une synthèse des réflexions de penseurs fondateurs de la sociologie sur la question, voir : (Laval, 2012) Plus récemment également : (Orléan, 2011 ; Zelizer, 2011)
 2. C'est-à-dire des entreprises ayant émis des actions sur les marchés financiers.
-

AUTEUR

LOUIS RIVET-PRÉFONTAINE

Candidat au doctorat, département de sociologie, Université de Montréal louis.rivet-prefontaine@umontreal.ca